Marie-Céline ISAÏA, Remi de Reims. Mémoire d'un saint, histoire d'une Église

Paris, Éditions du Cerf, «Histoire religieuse de la France», 35, 2010, 922 p.

Bénédicte Sère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22562>

DOI : 10.4000/assr.22562

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 9-242

ISBN : 9782713223013

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bénédicte Sère, « Marie-Céline ISAÏA, Remi de Reims. Mémoire d'un saint, histoire d'une Église », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-66, mis en ligne le 12 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22562> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22562>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Marie-Céline ISAÏA, Remi de Reims. Mémoire d'un saint, histoire d'une Église

Paris, Éditions du Cerf, «Histoire religieuse de la France», 35, 2010, 922 p.

Bénédicte Sère

RÉFÉRENCE

Marie-Céline ISAÏA, Remi de Reims. Mémoire d'un saint, histoire d'une Église, Paris, Éditions du Cerf, «Histoire religieuse de la France», 35, 2010, 922 p.

- 1 Le travail est magistral dans tous les sens du terme: par son ampleur chronologique (ve-xi^e siècles), par son sujet, par la disparité de ses sources, par l'apport de ses conclusions désormais incontournables pour tout historien de l'Église et historien tout court, par la maîtrise des sources et leur lecture. Magistral surtout par la leçon de méthode que nous donne Marie-Céline Isaïa: l'écriture historique est un modèle dans l'interprétation des sources. Les textes sont commentés avec autant de rigueur, de sûreté, de précision que de sensibilité littéraire et de finesse. Chaque mot est scruté, restitué dans son acception et son contexte, commenté et interprété pour avancer dans la construction de l'argumentation. Surtout, l'auteure maîtrise parfaitement la méthode philologique, à l'école de François Dolbeau. Chaque texte est resitué dans un *stemma textorum* qui en valide la teneur et en restitue les filiations et les réseaux d'appartenance. Enfin, Marie-Céline Isaïa excelle à interpréter ses sources: d'hypothèses de travail en esquisses d'interprétation, de reconstitutions audacieuses en conclusions novatrices, d'affirmations originales en problématisations stimulantes, l'enquête avance, adossée sur l'abondante production antérieure des spécialistes les plus érudits, notamment français et allemands. Elle dialogue ainsi avec ses sources et avec la production scientifique de son temps, fondant chaque pas sur une analyse serrée et une vérification systématique des acquis. Rien n'est affirmé qui ne soit vérifié, remis en

cause puis validé ou infirmé avec force argumentation. Avec prudence et fermeté, l'auteure réexamine à nouveaux frais tous les dossiers liés à son sujet, pour une relecture systématique, celle désormais que l'on retiendra.

- 2 *Remi de Reims. Mémoire d'un saint, histoire d'une Église.* Le titre dit assez l'enjeu: en une figure, celle de Remi, le grand archevêque de Reims, baptiste de Clovis, Marie-Céline Isaïa restitue l'homme (1^{re} partie) et son culte (2^e, 3^e, 4^e parties). À la croisée de l'histoire religieuse fondée sur l'hagiographie et de l'histoire politique dont les sources sont plus historiographiques, elle retrace, pas à pas, les méandres d'une histoire, celle de l'homme et celle de son culte, dans ses «accidents», ses soubresauts, ses retournements et ses repentirs. Il fallait pour cela envisager la longue durée chronologique, c'est-à-dire partir de la chute de l'Empire romain à la fin du v^e siècle, suivre la production mérovingienne (2^e partie) puis carolingienne (3^e partie) pour observer une mutation après l'an mil jusqu'à la seconde moitié du xi^e siècle (exactement le sacre de Philippe I^{er} en 1059). Biographie et hagiographie sont donc indissociables au fil de cette progression chronologiquement très serrée et dont l'auteure se justifie: il ne pouvait y avoir d'approche structurale d'un tel sujet. L'histoire d'une mémoire et d'un culte ne pouvait être que celle des remaniements successifs et des manipulations dictées par les exigences d'un contexte et les besoins d'une situation.
- 3 D'emblée, Marie-Céline Isaïa repère deux prémisses dans la présentation de la figure de Remi dès l'origine: le saint évêque et le baptiste du roi. De ces prémisses se dessineront deux traditions discursives dont la première correspond à la production monastique de l'abbaye de Saint-Remi de Reims qui développe le culte du saint évêque et la seconde à la tradition épiscopale des archevêques de Reims dont le «moment Hincmar» signe l'apogée d'un projet politique jusqu'à justifier le droit des archevêques de Reims à sacrer les rois de France. Mémoire religieuse et histoire politique se construisent ensemble pour divorcer après l'an mil. L'évolution s'est jouée d'un culte local à un culte royal, d'un culte civique à un culte national, d'un culte familial et aristocratique à un culte dynastique. Mais ce que montre l'auteure en restituant la complexité du cheminement de la légende rémigienne, c'est que rien au départ ne permettait de réduire le saint à son rôle politique de consécrateur des rois ou à son statut de patron de la royauté sacrée. L'auteure refuse les progressions rectilignes, les versions officielles et les vulgates stéréotypées. Elle rend plutôt compte des cassures, des décrochements, des «accidents» comme elle l'écrit, des discontinuités, presque foucaldiennes, des inventions et des contradictions.
- 4 D'abord l'homme: Remi, représentant de la petite noblesse sénatoriale, consciente de l'importance de la carrière sacerdotale et marquée par l'esprit de Lérins, appartient à une famille fidèle à l'idée de Rome qui voit en Childéric et en Clovis les meilleurs défenseurs de la romanité. Pour Remi, le baptême n'est rien d'autre que le couronnement de trente ans de relations réciproques de confiance et d'estime. Puis viennent les premiers développements du culte rémigien dès l'époque mérovingienne (vii^e-viii^e siècles) que l'auteure, en l'absence de texte narratif, scrute à travers les dédicaces d'églises placées sous l'invocation de saint Remi et à travers quelques gestes de dévotion (pèlerinages et donations) à l'adresse du saint retenus par les sources abbatiales et épiscopales. Ce qui ressort de cette période, c'est que le culte rémigien n'est pas d'origine royale (malgré l'insistance de Grégoire de Tours à lier la figure de Clovis et celle de Remi) mais plutôt d'origine aristocratique: il s'agit de quelques

familles austrasiennes et neustriennes qui se considèrent héritières de l'évêque de Reims et lui sont attachées comme à un patron de leur lignée. C'est seulement à partir de Pépin II que le lignage pippinide, y compris Charles Martel malgré sa légende noire postérieure, reconnaît alors en saint Remi de Reims un intercesseur fiable. Viennent les temps carolingiens. Estompé sous Pépin III et Charlemagne, le culte de Remi reprend sous Louis le Pieux, qui se pose en nouveau Clovis et s'approprie le saint comme le bien d'une dynastie. Remi de Reims en baptisant Clovis et le peuple franc s'impose comme l'icône de la vocation de ce nouveau peuple élu. Parallèlement, l'hagiographie rémoise et monastique de l'abbaye continue son travail loin des prétentions politiques. C'est avec Hincmar et la monumentale *Vita Remigii* (avant 882) que les deux visages du culte rémigien, politique et hagiographique, sont réunis: si Remi est présenté comme le saint du peuple franc au titre hincmarien d'«apôtre des Francs», il est aussi l'évêque face au roi. À sa suite, c'est un rôle d'avis et de censure que revendique l'archevêque de Reims, successeur de Remi auprès des rois de Francie: augmenter la gloire de Remi, c'était accroître le prestige de son successeur et asseoir son pouvoir. L'héritage d'Hincmar n'est pas, paradoxalement, assumé: les premiers évêques prolongent son œuvre mais d'autres, et l'abbaye notamment, la minimisent. C'est seulement avec Hervé, en 900, que Remi, d'abord patron de la dynastie carolingienne puis, après l'an mil, patron de la monarchie sacrée, se voit lié au monopole rémois du sacre royal, lequel ne s'achève qu'au XI^e siècle avec le sacre de Philippe I^{er} qui consacre le monopole sur la célébration et donne raison à la bulle de Sylvestre II: seuls les archevêques de Reims ont le droit de sacrer les rois de Francie. C'est la vulgate que répéteront à l'envi les Capétiens. Si les archevêques de Reims l'ont emporté sur Saint-Denis, le Remi politisé a aussi évincé la mémoire du saint dans l'imaginaire collectif. À moins que désormais justice soit rendue à la vérité des faits avec ce travail qui fera date.